

Romain Rolland et Stefan Zweig

Une amitié à l'épreuve des guerres

par Siegrun Barat*

Entre 1908 et 1910, Stefan Zweig, qui à l'époque n'a pas trente ans, attend dans l'atelier d'une plasticienne russe en Toscane. L'attente est un peu longue, et il s'impatiente. Son regard tombe alors sur un livre de la bibliothèque, il le saisit et commence à le parcourir. Vite, il est subjugué, et c'est ainsi que commence une amitié qui va durer trente ans. Il s'agit du premier tome de « Jean Christophe » de Romain Rolland, et Stefan Zweig a immédiatement reconnu en lui « un frère d'âme ». Il lui fait parvenir au plus vite son propre livre sur Verhaeren, poète belge qu'il affectionne particulièrement. La lettre dans laquelle Romain Rolland le remercie, la première d'une correspondance longue de presque 1000 missives, est un chef d'œuvre de précision ; elle contient les raisons de sa réponse si rapide et si favorable, en quelques lignes, et le fondement de son écriture, et les motivations évoquées vont, on le sait, rester siennes toute sa vie. Il y a d'abord la conviction, qui s'est sans doute nourrie de ses lectures de Spinoza, qu'un monde idéal a existé auparavant et qu'il serait possible de le recréer. S'ajoute à cela la certitude d'être personnellement investi d'une mission dans cette tâche immense. S'il répond si vite, c'est qu'il pense avoir trouvé un allié dans cette lutte, et le fait que Stefan Zweig soit autrichien et juif, ne peut que jouer en sa faveur. R. Rolland a en vue un futur où tous les peuples s'accorderaient « pour rétablir la synthèse harmonieuse de l'âme humaine » (1.5.1910)

Zweig va d'emblée, et sans l'avoir rencontré, jouer de toute son influence pour faire connaître Rolland dans les pays de langue allemande. Leur première entrevue a lieu un an après la première lettre. La description dithyrambique qu'en fera S. Zweig dans « Le Monde d'hier » montre la vénération qu'il porte désormais à cet homme, qu'il investira

de tous ses espoirs. « Je voyais pour la première fois ces yeux bleus singulièrement lumineux, les yeux d'homme les plus clairs et aussi les plus bienveillants que j'aie jamais vus. »¹

Rolland est assimilé à la lumière, l'éclairage donné est celui d'un demi-dieu. Il est vrai que Zweig a une propension à l'enthousiasme mais aussi, on le verra plus tard, au désespoir. Pour le moment il est prêt à aider Rolland sur tous les plans, leurs pensées s'accordent. Tous deux déplorent l'orientation que la société a prise, ils n'y voient que légèreté et décadence, tous deux pensent qu'il faut intervenir, changer cette orientation par une action adéquate. Et ils croient en l'influence d'une prise de position publique, ou exprimée dans un roman ou une pièce de théâtre, à la manière d'un Tolstoï, qui sans relâche, s'est mêlé des problèmes de société. La correspondance entre les deux hommes, pour qui Tolstoï restera toujours un modèle, retrace leurs efforts conjugués.

La première guerre mondiale met cette relation à l'épreuve et laisse parfois apparaître des appréciations différentes de la situation. Romain Rolland reste inébranlable dans ses convictions et voit, d'une certaine façon, dans cette guerre une juste épreuve infligée à la légèreté et à l'arrogance régnantes. Stefan Zweig, plus sentimental et plus passionnel, se laissera, un temps, emporter par l'ambiance environnante. Il écrira de violents pamphlets contre la presse française, qu'il accuse d'affabulations. Dans un essai du 19 septembre 1914, paru dans le Berliner Tageblatt, il dit considérer désormais la France comme une terre étrangère, où certes, il a des amis « Freunde im Fremdland », mais qui maintenant appartiennent à l'autre camp. Il en souffre terriblement. Et, lors de la parution de textes d'un patriotisme violent, de la part de

1. Stefan Zweig « Le Monde d'Hier ». Ed. Belfond. 1982, p.240.

son ami belge Verhaeren, son assurance « d'appartenir à une patrie multiple » (9.11.1914), qui lui est vitale, vole en éclats : « A quoi bon continuer ? » demande-t-il profondément découragé. R. Rolland, qui ne voit dans tout ça, que les conséquences d'une logique de guerre, essaie de l'amener à plus de distance. Dans cette optique, il fait état de son propre cas : « Car, tandis que les journaux allemands m'injurient, les journaux français aussi m'injurient. C'est justice puisque j'ai entrepris de rester libre et sans haine. Cela ne se pardonne point. » (30.10.1914)

Et un peu plus tard, il prépare Zweig à une possible dégradation de leur situation personnelle : « Peut-être qu'il n'y aura plus de place, pendant quelques années, en France et en Allemagne, pour des gens comme nous ? Qui sait s'il ne faudra pas aller en Amérique ? » (12.11.1914) Lui-même semble envisager cette éventualité, qui, vingt ans plus tard, deviendra réalité pour Stefan Zweig, de façon tout à fait sereine. Il faut dire, qu'à cette époque, il est amoureux d'une jeune femme américaine et finalement, pour des raisons diverses, il décidera de rester en Suisse. Au sein de la Croix-Rouge, il s'occupera de la correspondance des blessés des deux parties en guerre. Il mettra ainsi en œuvre l'amour du prochain, que prêche si violemment S. Zweig dans une lettre du 6.10.1914. En fait, leur pensée sera maintenant au diapason pendant toute la guerre. Et R. Rolland, habituellement si retenu, déclarera en 1917, à St. Zweig : « Vous êtes un des rares esprits d'Europe qui me soient fraternels. » (6.12.1917)

Le Traité de Versailles, qui mettra fin à cette période, est pareillement perçu par les deux hommes. « Triste intermède entre deux guerres » dira Romain Rolland à la fin de son « Journal des Années de Guerre » et Stefan Zweig ne cessera de déplorer les conséquences néfastes et inévitables de ce traité, qui, selon lui, transforme des générations en esclaves, avant même qu'elles soient nées, traité qui ne pourra, par conséquent, que mener à une nouvelle guerre.

Néanmoins, et en cela fidèles à eux-mêmes, tous deux vont tenter, par leurs œuvres et par leurs prises de position, de conjurer le sort. Activement ils vont, par exemple, lutter pour une révision du traité. La correspondance entre les deux guerres contient des analyses et des descriptions de la situation politique, qui peuvent paraître hallucinantes de vérité, aujourd'hui. Zweig est souvent au bord du désespoir. Rolland, plus stoïque et surtout plus confiant, essaie de le persuader que le mal n'a qu'un temps, ce dont il restera lui-même convaincu jusqu'à la fin de sa vie, et que tôt ou tard le bien vaincra. Pour donner du poids à ses dires, il rappelle la parabole de Lao-Tseu, dans laquelle l'eau,

l'élément fluide, s'avère à la longue plus forte que la pierre. Zweig voudrait bien y croire, mais son scepticisme ne le lâche que rarement.

Depuis 1930, Rolland est lié à une jeune femme d'origine russe qui deviendra plus tard son épouse. C'est aussi l'époque où il investit le monde soviétique de tous ses espoirs de voir naître un monde nouveau. Zweig, par contre, a des réserves face au bolchevisme. Pourtant il croit, lui aussi, à la nécessité d'une révolution qui mettrait fin aux privilèges d'une bourgeoisie irresponsable. Pour cette raison, il avait toujours soutenu Rolland dans son rôle d'auteur de pièces de théâtre, surtout à un moment où celui-ci avait perdu confiance en son « théâtre de la révolution ». Stefan Zweig insiste, cherche des théâtres et des metteurs en scènes, susceptibles de les jouer, écrit des recensions pleines d'enthousiasme tout en prévenant la possibilité d'une utilisation abusive du nom de Rolland. Le théâtre lui paraît toujours plus essentiel que le roman « L'Âme Enchantée » que Romain Rolland a commencé dans les années vingt en laissant le théâtre de côté. Il a du mal à en cerner l'intention. Rolland essaie d'expliquer : « Non, je ne perds jamais de vue le réel -, l'aujourd'hui - Même mon œuvre - L'Âme Enchantée - y est plongée. » (5.2.1931) En fait, Rolland se sert souvent d'informations contenues dans les lettres de Zweig pour dresser le portrait de la société qui entoure Annette, mais s'agissant du roman d'une femme et devant l'incompréhension de Zweig, Rolland conclura finalement, à tort où à raison, qu'il ne s'intéresse pas à l'émancipation de la femme.

Le danger fasciste les trouvera évidemment unis, même si leurs analyses ne sont pas toujours concordantes. Ainsi Zweig refuse en 1927 sa signature à un appel antifasciste de Barbusse, à cause de ses prises de position antérieures et de ses moqueries envers les pacifistes. Rolland signe cet appel, parce qu'il lui paraît urgent d'agir. Il déplore dans une lettre du 19.3.1927, que les gens honnêtes, raisonnables et mesurés soient malheureusement aussi ceux qui n'agissent jamais. Une autre lettre du 9.6.1927 est un véritable plaidoyer pour l'action, mais, pour lui, il ne s'agira jamais d'une action détachée d'une idée générale et surtout pas motivée par des sentiments patriotiques. Il garde toujours une grande distance à l'égard de notions telle que patrie : « Je ne suis pas attaché à une motte de terre, - qu'elle se nomme France, ou Occident - Où est la vie, je vais. » (6.6.1931)

Stefan Zweig a du mal à se détacher d'un sentiment d'appartenance à un pays, à un peuple, à une langue, notions qu'il investit tantôt de tout son espoir tantôt de tout son désespoir : « Quel air dans votre patrie ! Et quel air dans les nôtres ! » (20.5.1931) déplo-

re-t-il et quelques mois plus tard, ce cri d'alarme: « Nous aurons bientôt une Autriche fasciste et une Allemagne hitlérienne ! » (30.10.1931). Qui plus est, on n'a rien à espérer de la France, qui lui semble être devenue synonyme de la Banque de France. Rien d'étonnant alors, qu'il ne voit plus que Romain Rolland pour représenter le visage noble de sa patrie: « Mais justement, parce que j'étais en France, j'ai senti, la vraie France réside à Villeneuve » (1.2.1932)

Son propre vécu devient évidemment des plus difficiles. Au cours de la grande guerre déjà il avait prédit que « la tragédie juive, la plus terrible de l'histoire, ne commencera qu'avec la paix » (13.4.1915) et à la fin de cette guerre, il se dit incapable de rompre avec son sentiment d'appartenance allemande et juive, deux peuples, qui lui paraissent maintenant pareillement haïs, bien que pour des raisons différentes. Et ce conflit, au lieu de s'estomper, ne fera que grandir. Vient alors ce pressentiment: « les hommes de ma façon seront anéantis, on ne leur laissera même pas le peu d'air nécessaire pour vivre. »(18.12.1918) On voit là sa profonde implication dans le cours d'une histoire, qui va maintenant s'emballer. Et pas la moindre idée d'une issue heureuse à son propre questionnement : « Mais où aller ? » (18.12.1918)

La distance, due à ce vécu trop différent, s'accroît entre les deux hommes, lorsque Zweig se résoudra, en 1935, à l'exil à Londres, ville où il ne se plaira pas. Rolland lui conseille de mettre à profit la proximité d'une grande bibliothèque et d'en tirer avantage en dépit de tout. Maigre consolation pour quelqu'un qui a, à ce point, besoin des autres. Stefan Zweig est atteint personnellement, d'autant plus que sa maison à Salzburg a été fouillée, qu'il en a doublement honte parce qu'il se sent trahi aussi par les siens. Ses lettres sont maintenant des appels aux secours, auxquels

Romain Rolland ne peut ou ne veut pas vraiment répondre. Le non-dit s'installe dans ces lettres, qui auparavant avaient déjà été imprégnées d'une grande pudeur, lorsqu'il s'agissait de vie privée. La dernière lettre de Zweig en 1940, lors d'un séjour à Paris, le montre indécis face à son propre désir d'aller voir Rolland. Peut-être aurait-il suffi d'un simple encouragement que ce dernier, en lui procurant un laissez-passer officiel, aurait sans doute pu lui manifester. Mais ne perdons pas de vue qu'en 1940, Romain Rolland a 74 ans et plus que quatre années à vivre. Il a dû lui-même opérer un grand changement dans sa vie. De Villeneuve, sa ville bien-aimée en Suisse, il est retourné dans sa Bourgogne natale, à Vézelay, lui aussi pour des raisons politiques. Il craignait que son expulsion, qui pour lui avait toujours été une éventualité, ne devienne maintenant réalité.

En perdant son appui politique, le Conseiller fédéral Heinz Häberlin, démissionnaire, Romain Rolland n'était plus que toléré en Suisse. Et puis il y avait son épouse, dont le fils était resté en Russie, et qu'il a sans doute voulu protéger. Mais sans vouloir nier l'importance de toutes ces raisons, sans doute aussi le moment était-il venu, dont Rolland dit dans « Le Voyage Intérieur », qu'il a mis un terme à la dernière phase de ses grandes illusions et l'a définitivement poussé à quitter le cercle de l'action. Zweig en a sans doute fait les frais. Romain Rolland s'est éloigné de lui pour rejoindre sa propre héroïne, Annette Rivière, son alter ego dans « L'Âme Enchantée », l'héroïne si mal comprise par Stefan Zweig.

Novembre 2009

* *Siegrun Barat est diplômée de lettres et de philosophie de l'Université de Cologne.*

La correspondance entre Romain Rolland et Stefan Zweig n'a jamais été publiée en France. Les lettres de Rolland se trouvent à Jérusalem, les lettres de Zweig à la BnF.

La plupart des lettres de Zweig sont écrites en français, sauf celles de la période de 1914-1918, qui sont en allemand pour des raisons de censure. La traduction française des citations de ces lettres a été faite par Siegrun Barat qui travaille à l'intégralité de la correspondance Zweig-Roland, sous la direction de Jean-Yves Brancy. Ils sont actuellement à la recherche d'un éditeur.

Certaines lettres figurent dans des recueils de correspondance de Zweig et de Rolland. déjà publiés.

Il existe une édition allemande de l'intégralité de cette correspondance : Romain Rolland – Stefan Zweig, Briefwechsel 1910-1940 Rütten & Loening – Berlin 1987.